



« Alexander, Jasmine, Harry et Elijah, nouveau-nés, Auckland, 1995 ». Image extraite du livre « Small World », d'Anne Geddes (Faschen, 2017, 238 pages, 49,99 €). ANNE GEDDES

## « Cela a bouffé notre vie pendant sept ans »

Au début, ils en ont ri. Ils ont fait les bons élèves, cela faisait partie du jeu, et puis c'était excitant : fini le petit coup debout dans la cuisine, on va faire l'amour allongés, comme des vieux. Ou en levrette, c'est encore plus efficace. Tu vas faire le poirier sur le lit après. Un quart d'heure. Quelques poiriers plus tard, elle a commencé à guetter ses cycles. Quatorze jours plus ou moins trois, allez, c'est maintenant. Ils faisaient encore des blagues grivoises sur la fenêtre de tir. Puis c'est devenu moins drôle. Elle s'est inquiétée. A tenu un registre de son corps comme d'un animal sauvage que l'on cherche à dompter : la température qui monte, qui descend, les gâtres, la libido. Douleurs dans le bas-ventre, seins lourds, espoir... et les règles. Fichu cycle, imperturbable, sauf lorsqu'il sagitt de nous jouer des tours. Il a bien fallu finir par le dire : « On n'arrive pas à avoir d'enfant. » Pour tous les couples que nous avons rencontrés, c'est ici que commence l'histoire.

### Le déclin

Dans le jardin, Juliette, 1 an, se fait la malle. A quatre pattes, elle part d'un air résolu vers l'inconnu, au milieu des herbes hautes. Ses parents, Pierre et Véronique (toutes les personnes rencontrées ont souhaité conserver l'anonymat), atablés sous un parasol, ne la contenaient pas dans sa quête d'indépendance. Ils remontent le temps. « Je me souviens d'avoir dit à une collègue : "Là, on sera contents si ça vient, mais on ne force pas les choses", raconte Pierre, 36 ans, enseignant à Chartres. Mais quelques mois plus tard, alors que cela faisait un an qu'on essayait, une collègue de 40 ans m'annonce sa quatrième grossesse. J'ai été horrifié. Cette réaction m'a surpris moi-même, je souffrais plus que je ne croyais de cette situation. »

Le couple prend rendez-vous chez le gynécologue, qui leur annonce qu'il faut passer des tests. La machine s'encleche, et ne s'arrêtera plus pendant quatre ans, jusqu'à la naissance de leur fille.

### Le « problème »

Combien de fois entend-on cette phrase ? « Le problème vient de moi. » Et sa variante : « C'est ma faute. » Dans son jardin chartrain, Pierre ne déroge pas à la règle. « Le problème vient de moi. Disons que si c'était des javelots, il n'y en aurait pas beaucoup et je ne les lancerais pas très loin. » Les tests s'enchaînent, une feuille de résultats arrive par courrier, dont Pierre comprend un mot : « insuffisant ». Coup de fil au gynéco. « Le mec me dit : "Ça veut dire que vous ne pouvez pas avoir d'enfant. C'était comme un coup de poing dans le cœur." »

De battre leur cœur aussi s'est arrêté, un soir, au bout de presque deux ans de tentatives infructueuses. Clémence, 32 ans, et Thomas, 37 ans, avaient déjà traversé plusieurs stades : elle s'était dit que c'était psychologique ; puis elle avait fait des tests d'ovulation, ils avaient d'abord programmé leur vie sexuelle ; puis elle avait fait une stimulation ovarienne ; enfin, un médecin avait proposé à Thomas de passer des tests. Un soir, donc, Clémence est rentrée chez elle. « Je m'en souviendrai toute ma vie. Je le vois en train de touiller les pâtes, je vois sa tête. Il me dit qu'on a reçu les résultats. Je sens que c'est catastrophique, mais je ne sais pas à quel point. Il me dit : "Je n'ai pas de spermatozoïdes." Je prends la feuille et je vois "azoospermie". Ce mot, j'y ai pensé à chaque instant pendant des années. Je lui ai dit que ce n'était pas grave, qu'il y avait plein d'autres moyens, et il a pleuré sur mon épaule. »

Dans son appartement de Montreuil (Seine-Saint-Denis), Léa, 33 ans, passe du tapis d'éveil au hamaç, occupée par ses jumeaux de 3 mois. Au bout d'un an et demi, après une fausse couche, Stéphanie et elle sont allés consulter un spécialiste, qui leur a prescrit une batterie d'exams. C'est dans un couloir qu'un radiologue lui annonce qu'elle a les trompes bouchées. Pas d'explications, pas de précisions. « Là, je n'étais pas bien, se souvient la journaliste. Stéphanie était furax, il me disait : "Mais pourquoi tu pleures ? J'ai fini par comprendre qu'il ne supportait pas de me voir souffrir." Elle apprendra ensuite que la péritonite qu'elle a eue à 18 ans est la cause de son infertilité tubaire.

### La culpabilité

Léa et Stéphanie se lancent dans ce que tous, ou presque, connaissent : un parcours d'assistance médicale à la procréation (AMP). Après deux FIV et un transfert d'embryon, qui aboutissent à deux fausses couches et un œuf clair, c'est « la crise ». « J'avais l'impression de porter la croix. Je culpabilisais même si, je savais que ça n'avait pas de sens. Stéphanie en était conscient, il me disait que ce n'était pas de ma faute et qu'on pourrait se tourner vers l'adoption. J'ai eu peur qu'il parte. »

A Chartres, Pierre exprime autrement cette responsabilité qui pesait sur ses épaules. « Quand on a un problème de fertilité, on se sent un peu diminué. Pourant, je n'ai jamais été branché trucs virils, voitures, etc. Mais là, je me surprenais à penser aux autres gars, à mes élèves de 15 ans, qui feraient des enfants sans même s'en apercevoir. Je me sentais inférieur. Et je ne voulais pas hypothéquer l'avenir de Véronique. »

Une peur inévitable, centrale : que le couple ne survive pas à l'épreuve. Que celui qui n'est pas « responsable » se lasse, parte chercher un partenaire fertile. Tous, pourtant, sont arrivés à la conclusion inverse : notre couple est plus fort que cela ; ce que je veux, ce n'est pas un enfant tout court mais un enfant avec toi. Florence, 38 ans, responsable des ressources humaines à Paris, et son mari Philippe, 49 ans, responsable financier, ont essayé pendant sept années, sans succès. « Cela a bouffé notre vie pendant sept ans, mais on n'a jamais senti notre couple en péril. Comme son spermé était en cause, j'avais peur qu'il craigne que je parte. Ouï, j'y ai réfléchi, mais cet enfant, je le voulais avec lui. Lui m'a toujours dit qu'il n'y pouvait rien et qu'il n'allait pas culpabiliser pour ça. Cela nous a énormément renforcés. J'en conçois une certaine fierté de notre couple : nous, on a résisté. »

En revanche, il n'est pas certain que cette dégradation ait un impact sur la fertilité des couples. « Vu qu'on est sur des millions de spermatozoïdes, schématise Henri Lerdon, il peut bien en manquer un peu jusqu'à un certain seuil, cela n'aura pas d'impact. Une conséquence possible de cette dégradation serait un allongement de la durée de conception. »

A l'hôpital Antoine-Bécère, Nelly Achour-Frydman estime, elle, qu'il y a « environ 45 % d'infertilité masculine chez les couples en AMP ». François Olivennes constate : « Au cabinet, je vois beaucoup plus de causes masculines qu'avant. »

Y a-t-il de plus en plus de couples infertiles ? Je n'ai pas de réponse définitive. Pour Nelly Achour-Frydman, cela ne fait pas de doute : « Les chiffres sont impressionnants. Avant, on disait qu'environ 10 % des couples consultaient pour infertilité. Aujourd'hui, on est autour de 20 %. » Henri Lerdon nuance : « En l'état des connaissances, il n'y a pas de preuve d'une baisse tendancielle de la fertilité. Nous ne sommes pas encore à pleurer sur la fin de l'humanité. »

Pour avoir une réponse, il faudrait une étude suivie sur le sujet... qui n'existe pas. « La fertilité des couples fait partie des paramètres de santé les plus compliqués à étudier, dit Rémy Slama, directeur de recherche à l'Inserm. Parce que de nombreux facteurs entrent en jeu : sociaux, psychologiques, environnementaux, de mode de vie. Et parce qu'elle inclut deux, voire trois personnes si l'on prend en compte le fœtus. C'est un challenge méthodologique, mais c'est faisable. Si les pouvoirs publics s'en donnaient les moyens, on pourrait en savoir plus. »

En 2012, il a passé en revue les rares études menées en France. Il a conclu que la part de couples sans grossesse au bout d'un an d'essais se situait entre 18 % et 24 %, soit un sur quatre à six ; au bout de deux ans, entre 8 % et 11 %. Faute de références sur le sujet, on ne sait pas si c'est plus ou moins qu'avant. « C'est comme les boudons, me disait l'autre jour un confrère. Tout le monde constate qu'il y en a moins, mais le prouver scientifiquement est extrêmement compliqué. »

### VRAI OU FAUX ?

**Il faut faire l'amour surtout entre le 11<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> jour après le début des règles.**  
Faux. L'ovulation peut intervenir à n'importe quel moment du cycle, y compris pendant les règles.

**Il ne faut pas faire l'amour tous les jours, sinon le sperme perdra en qualité.**  
On ne sait pas trop. Une étude parue dans la revue

*Fertility and Sterility* en 2015 affirmait qu'il était possible – mais pas certain – que des rapports quotidiens favorisent la conception. Son auteur

concluait que les couples avaient surtout intérêt à faire « ce qui marche le mieux dans leur couple ». Une sage recommandation.

l'efficacité des techniques qui « aident » les spermatozoïdes à trouver leur chemin. Cependant, les médicaments recommandent souvent de rester allongée quelques minutes.

**Avoir un orgasme aide à tomber enceinte.**  
Faux. On aimerait sans doute imaginer que la chair de notre chair a été conçue dans l'extase conjugale, mais le plaisir ne change rien à l'affaire.

**Il faut faire le poirier après l'amour.**  
Exagéré. Il n'existe aucune certitude scientifique sur